

I-3 DE LA MORT LENTE ANNONCÉE

« *Mourir, oui! Mais de mort lente...* », comme le souhaitait Brassens et qui attend l'immense majorité des humains, pose le problème médico-social de l'évolution gériatrique de l'homme, comme l'évoquait un Charles de Gaulle désabusé avec son « *la vieillesse est un naufrage* ».

DE MES ANCÊTRES MOREAU-MATHIEU ET CHABIRON-TESSON

Tout le monde y pue,

Y sent la charogne.

Y a qu'le Grand Babu

Qui sent l'eau d'Cologne...

Pierre Dac et Francis Blanche¹⁰⁹

Que d'admiration pour le beau vieillard rasé de frais, sentant bon la lavande, tiré à quatre épingles, coulant encore des regards polissons en direction des jeunesses en fleur. Je ne me lasse pas de contempler le portrait signé Harcourt de mon grand-père ANDRÉ MOREAU. Son visage est l'archétype du MALIK¹¹⁰ de la première génération des Beurs, celle du caravansérail qu'arrêta Charles Martel en la fixant dans le Poitou, berceau de ma famille paternelle. Médecin généraliste au Perreux-sur-Marne, nul ne le vit jamais malade; il mourût subitement d'une rupture d'anévrisme aortique en se levant un matin pour visiter un malade. Il aurait peut-être dû tenir sa vraie place dans le chapitre précédent mais il trépassa à l'âge respectable de soixante-seize ans passés, fleurant toujours bon OR de

Coty¹¹¹. Et nous avons rétrospectivement compris que ses troubles dyspeptiques déjà anciens étaient des manifestations d'angor gastro-intestinal. On n'avait pas l'électrocardiogramme facile dans l'après-guerre et, en bons cordonniers, les médecins étaient toujours les plus mal soignés!

Officiellement et mon arbre généalogique remonte au-delà de la Révolution de 1789, je suis goy, mais ça ne me dérangerait pas d'apprendre que ma généalogie virtuelle fasse plonger peu ou prou mes lointains ancêtres dans la marmite de la race élue qui n'a pas manqué d'accompagner la troupe arabo-berbère du Sultan Abd-er-Rhaman Ier et sa smala mise à sac, en 732, entre Poitiers et Tours.

JOUONS NOS MONTY PYTHONS AVEC UN SCÉNARIO GOTHIQUE

« J'imagine avec le plus grand ravissement une histoire tragi-comique faisant entrer en scène un quatuor insécable constitué de la magiquement belle Mélusine Marmeçau aux cheveux d'or, entreprise par le beau chevalier Homar Sheriff, résistant aux charmes de la voluptueuse Lizbeth Maylord, finalement séduite et engrossée par le vigoureux gonfalon Victor Matur 'hin-Moreau. Après moult chevauchées fantastiques dans le royaume des Francs, leurs progénitures respectives savamment métissées et indemnes de toute consanguinité gênante pour la suite de l'histoire, se retrouveraient aux côtés de Charlemagne, les uns avec Roland, les autres avec Olivier... Et ce serait ainsi que Maro ben Moar ben Omar épouserait la belle Maurik-Aude, procréant derechef un fils adoubé par Pépin-le-Bref à Aix-la-Chapelle chevalier de Moromaurico, patronyme qui, par promotions et allitérations successives, deviendrait Connétable de Matamorau lors de la Troisième Croisade, vidame de Morbrau sous les Plantagenêt.

« Nous n'avons rien à voir avec une branche bâtarde qui généra les

horribles Morau-Vache⁶⁴ sous la Terreur et, un siècle plus tard après leur émigration à l'est de Birkenau, le Doktor Fritz von Moreau. Ce dernier périt de la main même de notre cousin à la mode de Bretagne, Yann de Kermorovac'h, ermite de l'Ile Liputt en pleine mer d'Iroise; sublimé par la gracieuse intuition qui inspira Saint Paul à Damas, usant du sabre et du goupillon plongés dans une solution d'hydromel sulfurique, il mit de ce fait un terme à ce rameau fin de race qui déshonorait nos ancêtres communs tous imprégnés de l'humanisme de haute ambition en vogue à Camelot¹¹²...

« Conséquence d'une mésalliance de basse roture avec la fille Rose Vache, une catin de la Butte-aux-Crouilles déportée au Canada à la suite de l'Affaire Niadir-Niaffer où elle escroqua la marquise de Milfeuil, née Pompadour des Aubrais, en lui faisant acheter un bouchon de carafe en authentique pyrex rouge pure émeraude, baptisé Toptapi expertisé par le joaillier officiel de l'Impératrice Tseu-Hi, reine des Toltèques, qui en avait fait cadeau à Isabelle la Catholique, Duchesse de Bretagne, lors du lancement du paquebot «Doulce France» à Saint-Nazaire, en 1576. Raflée en Acadie en grand dérangement, la Vache fut vendue au marché des Esclaves de Sing-Sing par un bûcheron de la Grande Plaine abattu par un accès de fièvre pourpre des Montagnes Rocheuses et incapable de payer la note du Dr Knox exigeant d'être réglé en étalon-or rubis sur ongle sans remplir la feuille de remboursement de la Sécu. Le brave sergent-major Arsène Morau du 2e du 1er régiment de sapeurs de la Légion Étrangère envoyé pour assurer le percement de la route qui mena Lafayette à Washington Crossing. diaboliquement séduit par cette garce totalement dévergondée, il crut la sauver en l'épousant pour le meilleur lorsqu'ils se lancèrent fructueusement dans l'import-export en fondant la compagnie «Transcaribbean Veau-Vache-Cochon-Couvée» avec trois autres bagnards guyanais recrutés à La Nouvelle Orléans.

« Rose Vache poussa Arsène Moreau au crime pour le pire quand ils embarquèrent avec la caisse sur la «Vieille Galante», un trois-mâts qui

coula au large de Key Largo après son abordage par la corvette britannique «Nelson Churchill». Faits prisonniers, ils furent recrutés par l'Intelligence Service pour s'engager dans l'armée des Émigrés qui débarqua à Quiberon. Ils désertèrent pour rejoindre celle de Hoche et se mettre au service du bourreau Guillotin de Mesthunes, tout en ouvrant un éventaire de marché noir en SARL «Au Bon Bœuf & Volailles», impasse du Pâté de Maison, à deux pas de la Bastille. Soutenus par Foucher, ils obtinrent le monopole du commerce de la boucherie d'Eylau et se fixèrent à Wagram, à l'enseigne du «Veau doux dehors».

« Leur petit-fils fut anobli par le Chancelier Bismarck, à la suite de l'ouverture de la chaîne à succursales multiples «SchönSchweineKottelet, AG», dans chaque gare tout au long de la ligne de chemin de fer Berlin-Bagdad-Bassorah. Mise à sac par les armées islamistes intégristes du Sultan Omar ben Maro XXIV, la chaîne fut rebaptisée «Kaputt-el-Alamein Delis»; en passant sous contrôle d'une multinationale libano-valaque, avec participation moldo-kurdo-afghane minoritaire avec blocage de sécurité, elle se spécialisa dans le commerce du méchoui d'agneau congelé à griller au pétrole lampant des Kharpates Orientales.

« La société mère resta sous la domination de la famille von Morau-Vachenberg, actionnaire unique de la compagnie renommée «Das AryanischeSchweinehof und Spantenbraühaüs», avec le destin maléfique que l'on connaît sous le dictature du Herr Professor Doktor Fritz-Adolph von Morau qui périt sous les bombes incendiaires de Dresde avec les derniers survivants d'une lignée déjà fortement réduite lors de la Bataille de Stalingrad. Le barde-group captain Yann Kermorovac'h pilotait le chasseur-bombardier Hurricane de la RAF dont le mitrailleur pointa le viseur laser sur la casemate du cher professeur que son obus à eau lourde pulvérisa, alors qu'il écoutait le concerto «Ye Gospodin Führer» pour cornemuse, flûte de Pan et orgues de Staline. »¹¹³

De même, suis-je fasciné par mes ancêtres du Marais vendéen, les CHABIRON plus que les TESSON dont je ne sais encore aujourd'hui pratiquement rien, mais desquels, ma mère me le serinait, je serais un archétype achevé, ne serait-ce que par ma composante caractérielle, péremptoire dans le jugement, hostile au compromis douteux, sec dans l'expression, colérique dans la réaction, voltairien dans son aversion des jésuites. Devant le grand-père Chabiron, que ma mémoire n'a vu qu'une seule fois avant sa mort pendant la guerre, et dont le portrait me rappelle un duc de Windsor abâtardi, comment ne pas évoquer les viols par les paillards et soûlographes enfants d'Albion, venus au secours des Chouans ou, plus souvent, pour piller la richesse agricole ensoleillée du sud du Pays Nantais? L'amour des arbres qui m'habite depuis l'enfance vient de lui, l'industriel forestier ruiné par la triple association du poker, d'un demi-cheval de course et des femmes vénales qu'il aimait fessues. Jamais, ma grand-mère née Tesson qui, elle, relevait davantage de la trace des assauts mercantiles des pêcheurs contrebandiers ibères, n'en dit le moindre mal. Tous deux étaient si jeunes quand ils se trouvèrent mariés, elle à quinze ans et trois mois — ce que conteste ma cousine Michelle — lui à peine plus âgé. Elle survécut longtemps à son mari, photographe géniale, experte nationale des chiens saint-bernard, et fan d'Anatole France, de Colette, de Mazo de la Roche et de Daphnée du Maurier, toujours dans la dèche, élevant des poulets et des chèvres, obèse et fataliste, monarchiste adepte du culte marial convertie au marxisme-léninisme, seulement bloquée par une coxarthrose bilatérale invalidante qu'il n'était pas question d'opérer à l'époque. La fragilité des revêtements histologiquement malpighiens¹¹⁴, la peau comme les muqueuses des émonctoires faciaux et pelviens, expose les Chabiron aux cancers de la vessie, du poumon ou de la gorge.

A PROPOS D'UNE HÉMOPTYSIE (HIVER 1998-1999)

Devrais-je voir dans le développement à quarante-deux ans d'un épithélioma malpighien basocellulaire apigmentaire, découvert en 1980

par le coiffeur du Hong Kong Hotel, à Kowloon, en rasant la rouflaquette de ma joue droite, le prodrome d'un futur cancer du fumeur invétéré que je serai jusqu'à cinquante-trois ans, après trois tentatives d'arrêt infructueuses? Au contraire, m'a-t-il immunisé puisque j'y ai jusqu'à maintenant échappé et que ma peau reste indemne de récurrence? La question fut posée, fin novembre 1998, quand je me pris à cracher du sang pur dans un hôtel de Chicago. La radiographie du thorax était apparemment normale, mais mes crachats étaient encore sanglants quand, à mon retour à Paris, on me fit une fibroscopie bronchique, dans le service de pneumologie de l'hôpital Foch, à Suresnes. Dire que j'étais euphorique à l'idée d'honorer ce rendez-vous serait exagéré; je ne connaissais que trop bien quels détestables diagnostics je pouvais redouter¹¹⁵ .

Le miracle de la miniaturisation des sondes souples et des systèmes de fibres optiques a transformé la fibroscopie en examen réalisable en ambulatoire, sans douleur, sous anesthésie locale par déglutition de xylocaïne, avec de meilleurs résultats diagnostiques. À ma grande surprise, je ne sentis pratiquement rien durant toute la procédure, exécutée en cinq minutes par un as, il est vrai. Le pneumologue authentifia l'origine de l'hémorragie qui sourd par l'orifice de la bronche basale gauche ; il ne voyait pas de tumeur jusqu'aux infranchissables bronchioles ; les prélèvements cytologiques du liquide de lavage broncho-alvéolaire ne contenaient pas de cellules cancéreuses. L'origine infectieuse était probable, vu le climat du Michigan, son paradoxal été indien, la saturation en miasmes de l'air conditionné, et le brassage de populations cosmopolites dans le McCormick Center où se tiennent les gigantesques congrès de la Radiological Society of North America¹¹⁶ . Je ne savais pas encore que j'entrais dans un cycle infernal d'infections diverses, sinusites, bronchites, otites, panaris, qui me conduiront à poser moi-même le diagnostic de diabète sucré de type 2.

Ah! Polnareff, pourquoi vins-tu dix ans trop tard? Même Antoine

et Jacques Dutronc parurent obèses à tes côtés. Et vous, Victor Mature, pourquoi tant de biscottos hâlés et huilés, quand j'étais un séraphin acnéique? Et vous, Spartaculyse-Kirk Douglas, pourquoi nous avoir caché que vous étiez aussi un petit bonhomme haut comme trois pommes, comme John Wayne, Eddy Constantine, Robert Redford et Bernard Kouchner, d'ailleurs? Il me reste l'illusion que Gary Cooper était grand comme j'ai la certitude que l'est Paul Newman - l'homme dont je choisirais le clone pour m'habiller dans une autre vie.

1955



1938 1910 1939





Papa et moi - Gaou-Benat - 1967

D'UNE MÉTAMORPHOSE ATHLÉTIQUE TARDIVE (1977-1979)

Gringalet à vingt ans, au point de ne pas peser plus de cinquante-deux kilos de squelette et de peau à la veille de mon mariage, pour une taille invariable depuis, toisant à cent soixante-dix-sept centimètres et demi, une métamorphose ahurissante m'affecta, dès lors que j'eus compris, avec l'aide admirable de mon très cher Roger Lévy, que mes parents ne survivraient pas plus d'une dizaine de mois à la découverte asynchrone de leurs cancers généralisés. Changement de stature me transformant en athlète cependant qu'une hypersexualité volcanique me mettait sur la voie de la libération des mœurs jusque là impeccablement respectueuse de la fidélité conjugale monogame.

En février 1978, je partis quinze jours au Club Méditerranée¹¹⁷ de l'île de la Réunion pour me remettre du choc affectif prolongé que m'imposait la prise en charge de ces cancers incurables. J'y découvris le tir à l'arc¹¹⁸ et eus le bonheur de pouvoir faire savoir à ma mère que je mettais à gagner des concours sportifs, juste avant qu'elle ne quitte ce bas-monde. L'excellent neurochirurgien de la Fondation Rothschild qui lui enleva en mon absence la tumeur du cerveau qui l'avait rendue aphasique, fit à ma femme, restée au foyer, des commentaires désobligeants sur ma fuite dans le stupre, à un moment où nous étions tous les deux très vulnérables et désarmés devant l'intensité et la gravité de l'état de mon père. Celui-ci était alors obsédé par l'accouchement simultané du premier enfant de sa dernière fille et par sa propre et vaine lutte contre son mal personnel, culpabilisé qu'il était en outre de ne pas avoir su diagnostiquer lui-même le cancer de sa femme.

Collègues, avant de juger les familles de vos malades selon vos héritages culturels propres, même et surtout s'ils remontent jusqu'à Abraham, Moïse ou Salomon, tournez sept fois la langue dans votre bouche, comme le recommandait le Sage de l'Antiquité... et abstenez

vous si l'on ne vous demande rien! Assumer sa condition de judéo-chrétien de base comme je crois le faire cahin-caha ne signifie pas une inféodation totale à la bienséance fondamentaliste inhérente à chacune des très nombreuses sectes et hérésies qui en sont les filles¹¹⁹.



MOI, MON COLON... (1980 - 2000)

En juillet 1956, le chirurgien Abel Pellé m'avait enlevé l'appendice à froid¹²⁰ dans sa clinique de la Sagesse de Rennes, deux ans avant que je ne parte en Algérie.

Durant le printemps qui avait précédé mon séjour à San Diego en

1980, j'avais développé un tableau d'appendicite « à gauche ». Mon collègue Raymond Jourde, grand spécialiste du lavement baryté dans la lignée d'Antoine Béclère¹²¹, m'avait annoncé avec de l'excitation dans la voix – il n'avait jamais vu ça et pourtant, Dieu sait qu'il en avait vues, des maladies intestinales! – que **tout mon colon était boursoufflé par de monstrueux diverticules.** L'un d'eux s'était infecté puis perforé, conséquence probable des fantastiques pressions intra-abdominales engendrées par le tir à l'arc de compétition chez un homme sans forte sangle musculaire abdominale et trop gros mangeur de sandwiches. J'avais eu droit auparavant à une urographie intraveineuse (UIV), là où j'exerçais à Necker, et je m'étais fait un point d'honneur à la faire exécuter selon le même protocole qui était appliqué aux clients réguliers et jugé trop lourd par les béotiens de la radiologie d'alors.

Je sus tout de ce que l'on peut ressentir au cours de deux des examens les plus barbares de l'imagerie abdominale de base, le lavement baryté et l'UIV: ponction veineuse, bouffées de chaleur, compression des uretères par un ballon gonflé, dépuçelage sodomique par une canule rectale bien plus grosse qu'un thermomètre à mercure, insufflation gazeuse du colon, pudeur offensée par l'exhibition de mes attributs masculins lors d'une miction ou d'une fuite de caca incoercible sur la table d'examen... Tout cela est peu ou pas douloureux, parfaitement tolérable aussi bien pour le corps que pour l'esprit, dès lors qu'on est dans les mains d'opérateurs compétents et bien éduqués, qu'ils soient hommes ou femmes, et que les protagonistes sont conscients de l'importance de l'enjeu pour le diagnostic et le traitement de maladies qui ne reposent que sur le seul résultat d'un examen effectué dans les règles. La soi-disant pusillanimité des malades, jugés trop douillets voire hystériques, reflète trop souvent celle du médecin lui-même, surtout quand elle affecte un praticien partisan du moindre effort, attitude cultivée du temps révolu des bancs désertés de la Faculté et totalement périmée aujourd'hui, je vous l'affirme sans aucune ironie.

À cette époque de ma vie, la guérison de l'infection colique fut obtenue par

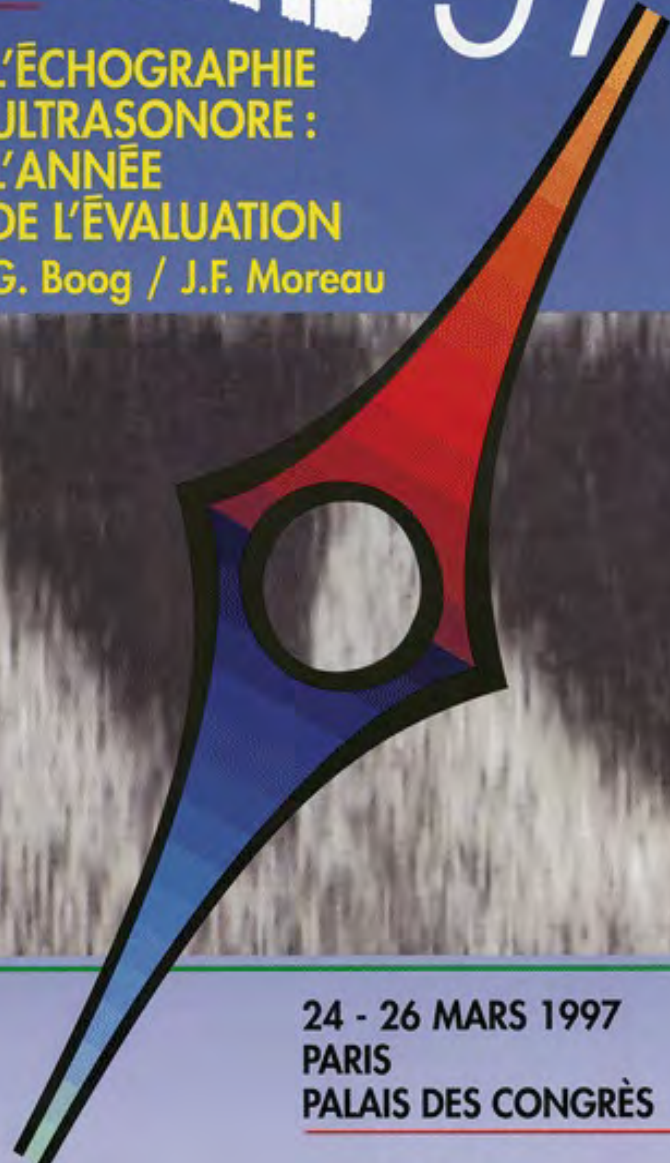
un simple traitement antibiotique et antifongique énergique et prolongé par la voie orale. J'oubliai l'épée de Damoclès de la perforation d'un autre diverticule surinfecté. Je ne perdais rien pour attendre, mais je gagnai deux décennies, alors au-delà du précieux.

La rentrée 1996 s'annonçait plus que tempétueuse. J'étais, entre autres responsabilités majeures, le Président controversé de la Société Française pour l'Application des Ultrasons à la Médecine et à la Biologie (SFAUMB). Il me fallait préparer son congrès annuel SFAUMB'97 que je présidais avec un gynécologue-obstétricien de Nantes, Georges Boog¹²². J'avais eu le matin d'un jour encore estival une âpre discussion avec le staff de la société organisatrice, dont le siège était situé sur la Rive Droite, dans le centre de Paris, rue Mandar.

SEAUMB '97

L'ÉCHOGRAPHIE
ULTRASONORE :
L'ANNÉE
DE L'ÉVALUATION

G. Boog / J.F. Moreau



24 - 26 MARS 1997
PARIS
PALAIS DES CONGRÈS

DATE
DE SOUMISSION
DES RÉSUMÉS :
31/12/1996

POUR TOUTE INFORMATION :
SOCFI
14, RUE MANDAR - 75002 PARIS
TÉL : 01 44 88 25 25
FAX: 01 40 26 04 44

Vers midi, je rejoignis Necker à pied pour me détendre et réfléchir aux autres business, non moins cafres, de la journée. Au milieu de la traversée du Jardin des Halles, je ressentis douloureusement un bref « POC! » dans mon flanc gauche.

Je n'y pris pas garde et continuai ma route avec toutefois un fond sensible qui s'accrut dans la journée. Le soir, je me sentais vaseux, mais pas tellement plus que d'habitude. La gêne devint excessive le lendemain et je rentrai prématurément chez moi, anorexique et frissonnant par moments. Au milieu du dîner, je n'y tenais plus; la position assise était intolérable, j'avais le teint terreux et commençais à ressentir cette angoisse spéciale qu'ont les humains quand ils sont atteints d'une affection aiguë organique exigeant le recours au médecin de toute urgence, quelles que soient leurs occupations.

Je redescendis en voiture dans mon service et, sur les clichés radiologiques d'abdomen sans préparation, le diagnostic de syndrome intestinal subocclusif était évident. L'échographie n'était pas concluante. Le diagnostic précis de PERFORATION DIVERTICULAIRE SOUS-PÉRITONÉALE DU COLON GAUCHE, évoqué le lendemain par mon ami gastro-entérologue Pierre Dupuy consulté téléphoniquement, fut affirmé sur la foi d'un scanner abdomino-pelvien réalisé à l'hôpital Rothschild chez mon ami Michel Valette; pour des raisons de confidentialité, je n'aurais pas aimé que l'on découvrit, dans mon propre service, que j'étais, par exemple, porteur d'un cancer du côlon. Mon collègue et ami Rolland Parc, éminent chirurgien de l'hôpital Saint-Antoine, le seul chirurgien digestif parisien à qui je voulais confier ma peau, ne voulut pas se risquer à m'opérer en urgence. La CHIRURGIE DU COLON GAUCHE est par elle-même difficile et dangereuse, le risque de péritonite plastique aurait été trop grand en période d'infection évolutive incontrôlée. Je me trouvai donc au repos chez moi, la vessie de glace appliquée sur le ventre et soumis à une

antibiochimiothérapie de cheval. L'amélioration fut rapide et l'indication de la colectomie gauche, posée à froid, devint indiscutable quelques semaines plus tard.

LA PRÉPARATION COLIQUE avant la chirurgie d'exérèse sigmoïdienne est une condition essentielle du succès opératoire, quelle que soit la virtuosité de l'opérateur. Il faut laver le colon en le vidant par le bas et par le haut avec des purgations orales et des lavements évacuateurs, dont on imagine mal la drasticité avant d'y être passé plusieurs fois pendant plusieurs jours.

Je cumulais, en cet automne, de nombreuses responsabilités à remplir dans ce trop court intervalle de temps: le CONGRÈS EUROSON D'ULTRASONOGRAPHIE DE BUDAPEST (EFSUMB'96) et la présidence du programme de radiologie urogénitale du CONGRÈS EUROPÉEN DE RADIOLOGIE (ECR'97) biennal de Vienne, en Autriche.

Je me rendis en Hongrie sur la pointe des pieds et rentrais sans encombre, en ayant évité de succomber aux innombrables séductions de sa capitale¹²³; dans mes bagages, précieusement enveloppée dans des épaisseurs de coton, je protégeais une précieuse poterie, offerte par les Hongrois en hommage rendu à mes services, spécialement tournée pour moi par un artiste réputé; elle figure un pélican, oiseau réputé pour manger tout et n'importe quoi où qu'il aille. *Viszontlátásra Magyarország*¹²⁴ !

J'achevais aussi mon mandat de Président de l'European Society of UroRadiology (ESUR), partenaire de l'European Society of Radiology (ECR). La responsabilité confiée par ECR'97¹²⁵ impliquait que je statuât comme expert à voix prépondérante sur la valeur de plusieurs centaines de résumés de communications de radiologie urogénitale proposés en langue anglaise, à la communication orale ou affichée par poster. Il fallait en

éliminer les deux-tiers. C'est un travail de haute moralité, aussi fastidieux qu'épuisant. Je me fis rappeler à l'ordre au moins trois fois à blanc par la dévouée et rigide Mrs Cermak, la lointaine secrétaire du congrès dans son bureau viennois, avant d'envoyer le résultat définitif par télécopie. On attendait plus que moi, disait-elle, pour lancer les rotatives d'impression du programme complet du congrès. J'étais d'autant plus en retard que cette sélection tombait en même temps que la phase ultime de la préparation colique pré-opératoire. La secrétaire ne voulut pas prendre cette excuse en considération, faute d'une description imagée — elle aurait dû être crûe et en anglais! — des affres que je subissais. Je tentai mollement d'obtenir de mon bourreau quelques jours de grâce, mais je devais être hospitalisé le lendemain: Dieu seul savait quand je pourrais retrouver tous mes moyens. La négociation téléphonique interminable, hachée par les coliques irrépessibles et des inondations du tapis, il est vrai par du liquide maintenant parfaitement clair, me rappelait mes lectures d'enfance et le supplice chinois du tonneau branché sur l'anus.

Le chirurgien Rolland Parc¹²⁶ obéit aux méthodes modernes d'approche éclairée du malade par l'exposé des risques et des ratios de succès et d'échecs de l'intervention. C'est un facteur essentiel de la prévention des recours à des procédures de réparation du préjudice des dommages corporels devant la justice en cas de complications litigieuses. Je voulus l'interrompre, tant je croyais tout connaître du sujet et lui témoignais une confiance absolue. Il me pria, *recto tono* mais fermement, de le laisser achever son speech. Il me prévint que les suites opératoires seraient marquées par des douleurs intenses et prolongées, si intolérables qu'elles justifieraient une thérapie continue par perfusion intraveineuse lente de morphine. La philosophie anglo-saxonne de l'inutilité de la douleur physique avait débarqué à Paris sans que j'y adhère nécessairement jusque-là. Je la refusai énergiquement, tant j'étais hostile à toute forme d'opiacés, ne serait-ce que pour échapper à l'assuétude, à mon avis incontournable. Parc s'inclina pour la forme, mais ne se sentait pas tenu de respecter mes volontés¹²⁷, imprudentes de par mon ignorance de

l'atrocité de la douleur postopératoire ; je comptais bien la contrôler par ma seule volonté et ma capacité habituelle de souffrir physiquement en silence, tel Mucius Scævola, stoïquement impavide devant l'Étrusque Porsena dont il avait malencontreusement tué le scribe, brûlant sa main droite à la lampe à huile. *Vanitas vanitatum!*

Opéré sous anesthésie générale, je n'ai gardé aucun souvenir de l'intervention, mais pas une seconde, je ne doutai de la qualité de la réalisation technique de la COLECTOMIE GAUCHE qui respectait mon rectum et n'avait pas justifié de cæcostomie¹²⁸ de décharge à droite. J'avais des tuyaux qui sortaient de partout vers des bocaux et des flacons de toutes sortes. Une perfusion de sérum coulait dans une grosse veine du bras à travers d'un cathéter à demeure solidement fixé. Réveillé, je ne souffrais pas: j'étais encore sous l'influence des anesthésiques. Rapidement la sensibilité revint, bientôt atrocement douloureuse, rebelle à toute velléité de résistance par le seul recours au stoïcisme le plus spartiate. Je demandai la morphine à laquelle je recourus pendant plusieurs jours. Aujourd'hui, je n'ai pas gardé de souvenir précis du bien-être qui m'envahit tout le temps de cette perfusion, dont j'adaptais le débit à la demande. Cet oubli est normal, car la douleur physique aiguë vaincue ne s'archive pas dans la mémoire sensorielle, contrairement à la douleur morale ; jamais depuis lors, je n'ai éprouvé la moindre envie de me shooter en douce.

Je me souviens avoir lu l'histoire de la fin d'un patron de l'Hôtel-Dieu de la Belle Époque agonisant dans la douleur, l'algidité disait-on alors. Désignant de la main la table de nuit où s'accumulaient fioles, flacons et boîtiers à pilules, il exhala la plainte à laquelle je suis tout à fait prêt à souscrire dans les mêmes conditions: « *Enlevez-moi tout ça et laissez-moi la morphine* ».

De même, dans sa très belle autobiographie¹²⁹, Jean Marais raconte

sobrement sa requête émouvante à l'adresse du médecin appelé au chevet de Jean Cocteau, de ne pas faire replonger son génial amant dans un monde parallèle dont il avait eu tant de difficulté à le désintoxiquer. Les opiacés furent les carburants des artistes sulfureux des années montparnos chez Gertrude Stein et bien d'autres à sa suite. Et de m'identifier au romantique Daniel Gélin, qui fit plus qu'y tâter dans sa jeunesse, et exorcisa son passé en jouant dans un film le rôle d'un jeune chef d'orchestre accro réhabilité par l'amour sur fond de Pointe du Raz et de mer déchaînée. A la même époque, notre éducation d'adolescents à protéger dut beaucoup plus à «RAZZIA SUR LA CHNOUF»¹³⁰, avec Jean Gabin et Magali Noël. Il ne serait peut-être pas inutile de faire une enquête sur l'usage du kif chez les soldats du contingent pendant la guerre d'Algérie; on connaît mieux l'attrait de l'opium sur ceux qui vécurent sur place la fin de l'Indochine française.

J'aurais pu laisser ma peau dans cette aventure intestinale, et ce d'autant plus que je sortis, au dixième jour, sitôt le petit-déjeuner pris, pour me ruer en taxi à la première réunion pluridisciplinaire plénière des experts en ultrasonographie.

La SFAUMB l'avait réclamée à cors et à cris au Président du CONSEIL NATIONAL DE L'ORDRE DES MÉDECINS, le chirurgien pédiatre de Tours, le professeur Bernard Glorion. Le quatuor moteur que je conduisais avec la Brestoise Hélène le Guern¹³¹, le Parisien Roger Bessis et le Nancéien Michel Claudon, jouissait de la sympathie de quelqu'un qui avait vécu pendant des décennies au côté de la Tourangelle Thérèse Planiol, pionnière de la technique, et de son très brillant élève Léandre Pourcelot, l'as du doppler appliqué à l'astronautique.

Glorion avait sur les bras un dossier extrêmement épineux, mettant en cause des très nombreux intérêts volontiers contradictoires. Il fallait entre autre discuter d'aussi bien la qualité que la lucrativité de l'exercice de

nombreux médecins de toutes disciplines, que le développement de toute une industrie dont la France n'était pas absente, que l'éthique de la procréation assistée et de la manipulation génétique appliquée à la femme en période génitale active. Il avait aussi beaucoup de méfiance vis-à-vis de cette cohorte de turlupins, tous désireux de voir fleurir l'ultrason médical, mais pratiquement tous divisés sur les modalités de sa pratique. Il se méfiait notamment de moi, dont la compétence acquise sur le terrain n'était contestée par personne, mais qui étais connu pour être incontrôlable au plan corporatiste, caractériel dans la forme, provocateur pour que le fond ne soit pas obéré par la langue de bois, volontiers employée par le très compassé et réactionnaire Conseil National de l'Ordre. Fort heureusement, Hélène le Guern était parvenue à se faire élire à son Bureau national où elle défendait âprement nos biftecks respectifs et néanmoins communs. La réunion eut lieu dans un climat que l'on pourrait décrire comme franche et cordiale. Elle ne déboucha sur aucune conclusion pratique, mais un tabou était tombé ce jour-là. L'avenir était ouvert pour la mise au point et l'adoption de solutions consensuelles que les audaces des fœtologues australiens et italiens accéléreront peu de temps

après ¹³² .

J'atteindrai le sommet de l'IMPRUDENCE HÉROÏQUE en allant participer activement, cinq semaines après l'opération, la cicatrice abdominale de dentellière encore imparfaitement soudée, à la réunion du CONSEIL EXÉCUTIF DE L'INTERNATIONAL SOCIETY OF RADIOLOGY. L'usage s'était institué de se retrouver tous les ans, fin novembre à Chicago, pendant le «RSNA», le plus énorme congrès de radiologie au monde. Il en allait de ma position de Trésorier voire de mon mandat d'administrateur, contestée sans élégance par des jaloux — des compatriotes, bien entendu! — qui n'en tireront ni gloire, ni avantage. J'obtins sans coup férir le soutien de tous les administrateurs, gênés et stupéfaits que l'on puisse à ce point me manquer de respect et peu désireux de se priver d'un homme d'expérience qui, depuis son retour aux affaires, avait contribué à faire faire à l'ISR un parcours sans faute. Je pus rester en

place et continuer ma politique financière internationale qui, après avoir été efficace en République Populaire de Chine, se dirigera ultérieurement vers l'Inde, l'Amérique Latine, et plus tard l'Afrique. N'y aurais-je pas fait le déplacement que j'aurais été débarqué par forfait, les remplaçants piaffaient déjà sur le banc de touche.

Oui, j'aurais pu mourir d'une COMPLICATION POSTOPÉRATOIRE grave, infection, thrombo-embolie, récurrence de perforation, par exemple. Comme aurait pu mourir le professeur de radiologie JACQUES CHALUT, lors du dîner de patrons¹³³ de l'hôpital Saint-Antoine, il y a une trentaine d'années. L'homme était pittoresque, puissant grâce à ses connexions avec la résistance gaulliste et son amitié avec le roi du Maroc Hassan II, distingué comme un gentleman du Palais Brongniart débarquant à la City de Londres. Il avait une spécialité ludique qu'il exerçait lors d'évènements festifs et qu'on l'invita à reproduire lors de ce dîner. On s'étonnera sans doute qu'un patron se produise comme cracheur de feu. Le résultat fut dramatique: il fit une fausse route et ingurgita du pétrole brûlant dans le tube digestif, à l'origine des brûlures très graves et d'une perforation du colon. Grâce à la virtuosité de l'équipe chirurgicale du professeur Jean Loygue¹³⁴, il en réchappa de justesse. Un jour que nous échangeions quelques propos sur nos expériences respectives, il me confia que, pendant des jours, il n'avait pas quitté des yeux le cathéter qui le nourrissait artificiellement en continu par sonde gastro-intestinale. Le bruit de la pompe électrique à injection lui était plus doux que la musique de Bach. La technique du *drip-feeding* venait à elle seule lui matérialiser l'espérance de vie.

DES NEUROPATHIES SENSITIVO-MOTRICES

On peut mourir de maladie neurologique rapidement évolutive, comme la MYÉLOPATHIE qui emporta, quadriplégique, mon

compagnon de service militaire, le professeur JEAN-PIERRE MONNIER, chef du service de radiologie de Saint-Antoine à la retraite de Jacques Chalut. C'était une position prestigieuse¹³⁵ qu'il ne tiendra que durant quelques brèves années. Ce gaillard-là était taillé pour mener sur la Rive Droite le même projet que celui que je préparais sur la Rive Gauche. Notre entente était parfaite au sein de la Commission de Pédagogie du Collège des Enseignants en Radiologie de France, où nous devions concocter l'évolution de l'imagerie vers la réforme dite de l'INTERNAT QUALIFIANT, futur résidanat à l'américaine. Je le quittai à la fin de l'été 1980 pour San Diego, il était en excellente forme apparente. Trois mois plus tard, je revins à Paris pour apprendre qu'il était atteint d'une paralysie progressive qui devait l'emporter en moins de deux ans. Toute la stratégie que j'avais mûrie pendant mon séjour américain devrait être drastiquement revue du fait de ce deuil imprévu qui m' affecta à plus d'un titre. J'avais surtout perdu un grand ami. GUY PALLARDY recruta sa veuve sur le poste de secrétaire du CES de radiologie qu'elle honora de sa compétence et son dévouement. Ce dernier, un excellent homme humble et discret, décéda d'un accident vasculaire cérébral en novembre 2004, lui aussi presque sans prévenir. Nous avons perdu deux des radiologues français les plus marquants de la deuxième moitié du siècle, mais cela ne se sait pas.

Durant l'hiver 2001, je me mis à voir double ; je développais une PARALYSIE D'UN NERF MOTEUR DE L'ŒIL GAUCHE dont le diagnostic et la thérapeutique errèrent pendant longtemps. Je ne pouvais plus conduire ma voiture, ni travailler sur mon ordinateur. Ma paupière supérieure tombait et ma pupille était plus large au moment des épisodes de poussée. À la fin d'un doppler transcrânien avéré normal, Olivier Bœspflug¹³⁶ m'avait donné le nom de son correspondant ophtalmologiste habituel, en l'occurrence un ami du lycée d'Angers miraculeusement retrouvé, dont je serai le dernier client avant sa retraite. Il fit un diagnostic précis et m'orienta vers deux as de l'orthoptique pour la faire compenser par des verres de lunette multiprismes spécialement taillés. La cause de cette neuropathie resta mystérieuse. L'imagerie

résonance magnétique du cerveau fut rassurante et l'évolution se fit vers le retour progressif à la normale. Il s'était écoulé une période durant laquelle je pouvais légitimement craindre, entre autres, le début d'une sclérose en plaque atypique ou d'une myélopathie, comme la sclérose latérale amyotrophique qui tua l'Oncle André en une année. Rappelons qu'à cette époque, je sortais à peine du choc des hémoptysies de Chicago et que le spectre d'un cancer métastatique d'origine broncho-pulmonaire s'agitait légitimement devant ma vue basse et, qui plus est, je me savais diabétique depuis peu.

Ces associations, que nous appelons morbides, constituent un ensemble pathologique complexe qui justifie le recours à ce type de médecins dénommés INTERNISTES, parce qu'ils sont censés être capables de faire la synthèse des interactions diagnostiques et thérapeutiques qu'un spécialiste d'organe est impuissant à réaliser à lui seul, faute de pouvoir à la fois creuser sa compétence en profondeur et s'étendre à foison sur des champs multiples en expansions permanentes.

La médecine interne avec ses prestigieux consultants était considéré au siècle dernier comme le sommet de l'art de soigner et de guérir¹³⁷ ; l'école de Fred Siguier à Cochin, avec ses élèves supersavants, mon maître Claude Bétourné et Pierre Godeau sans oublier Roger Lévy, reste ma référence, avec mon autre maître, Maurice Deparis¹³⁸. Aujourd'hui, l'extension de l'art médical vers la science est tellement vaste et profonde que le médecin interniste est souvent un être virtuel vers lequel convergent en nombre indéfini des compétences complémentaires les unes des autres. Bonne chance aux médecins généralistes référents - de mon temps, on disait «de famille» - qui accepteront de remplir ce rôle selon notre ministre de la Santé, Philippe Douste-Blazy¹³⁹.

DU DIABÈTE SUCRÉ

Auparavant, était survenu, en effet, ce VOYAGE PROFESSIONNEL COMPLEXE EN AMÉRIQUE DU NORD de 1998 qui se déroula dans de mauvaises conditions dès le départ. Je devais d'abord gagner les BERMUDES pour remplacer mon adjoint Olivier Hélénon, rendu indisponible, et être le porte-parole de sa conférence à la fin du Congrès annuel de la SOCIETY OF URORADIOLOGY (SUR) dont nous sommes *Fellow Members* tous les deux. Je ne pris pas garde à une rhinopharyngite débutante à Paris. Mal m'en prit: il n'y a pas de vol direct au départ de Paris pour ces îles encore britanniques. Il fallait commuter à Londres et les vols quotidiens étaient surbookés. Je dus attendre un jour de plus à Heathrow. Il en résultat une bronchite aiguë, mais j'arrivai à temps pour présenter le vendredi matin une communication à la dernière session du congrès, fort heureusement présidée par un collègue de Seattle que je pus informer de mes projets à suivre dans l'État de Washington.

Ce fut donc avec un franc syndrome fébrile grippal que j'embarquai le même jour sur le vol de nuit pour SEATTLE via Newark. Au petit matin du samedi apparut une douleur sourde dans mon oreille gauche... Seattle est une métropole en expansion, siège des usines Boeing alors en pleine crise, mais aussi de Microsoft et de son patron richissime, Williams «Bill» Gates, l'homme le plus puissant du monde et l'époux de Melinda. C'est aussi la porte d'entrée d'une nouvelle et prospère Silicon Valley où Bothell concurrence Mountains View et Palo Alto. J'y arrivai en mauvais état le samedi midi pour m'installer au Sheraton où j'appris que je n'avais pas le droit de me prescrire les antibiotiques indispensables. J'eus la chance de pouvoir joindre par téléphone le Président de la SUR, juste à son retour des Bermudes. Il n'était miraculeusement là qu'entre deux avions, dans cette ville morte le samedi après-midi, pour qu'il se porte caution de ma légitime ordonnance auprès du drugstore. Je passai mon week-end au lit, hormis une brève promenade, le dimanche à l'heure du lunch. L'amour des forêts

m'imposait de me rendre en voiture dans un village rustique planté au milieu de gigantesques conifères¹⁴⁰ à une heure de route au Nord avec ma Volvo S40 de location. Je marchai suffisamment longtemps pour comprendre que je n'étais pas au bout de mes peines; j'abrégeai et rentrai me coucher.

La deuxième phase du voyage était donc une halte à BOTHELL, où la startup SONUS PHARMACEUTICALS¹⁴¹ avait accueilli mon élève Jean-Michel Corrèas, cinq ans auparavant, pour qu'il y prépare une thèse ès-sciences de la vie lui conférant le titre très recherché de Ph.D., qui veut dire docteur en philosophie dans le monde anglo-saxon et non pas docteur en physique comme on le croit en France. Le succès de ce travail était tel que nous étions sollicités de partout pour réaliser des protocoles expérimentaux testant les nouvelles préparations de microbulles pour l'échographie de contraste. Cotonneux à souhait, je parvins néanmoins à mener une négociation difficile avec la firme ATL¹⁴², sise également à Bothell, fabricant mondialement connu d'échographes réputés pour la qualité de leurs modules doppler. Ils étaient désireux d'établir avec nous un protocole d'imagerie organo-fonctionnelle original promouvant à la fois les produits de contraste ultrasonographiques encore immatures et leurs logiciels informatiques de traitement mathématique de l'image: par ce biais, on espérait pouvoir qualifier et quantifier le flux sanguin dans les vaisseaux d'un organe comme le rein, le foie ou le cerveau, dans des conditions très proches de la physiologie humaine normale. Ce ne pouvait se réaliser que sur des échographes prototypes du très haut de gamme. Il n'était pas question de financer ce projet avec notre propre budget de recherche, ridiculement insuffisant. Obtenir d'une firme américaine le prêt de longue durée d'un appareil de cette valeur était un exploit en lui-même qui valait bien que je sacrifie l'une de mes oreilles qui, à l'évidence, évoluait vers l'otite suppurée.

J'obtins là un succès total que Jean-Michel concrétiserait sûrement l'année suivante lors de sa soutenance de thèse, mais rien ne serait gagné tant que je n'aurais pas auparavant levé une hypothèque qui pesait sur lui à Toronto,

Ontario, Canada.

Mon périple n'était donc pas terminé. Il fallait que je quitte Seattle dès potron-minet, pour déjeuner le mardi midi, à TORONTO, avec Peter Burns, un ingénieur spécialiste mondialement réputé de la bio-ultrasonographie. Je lui avais confié Jean-Michel Corréas, l'année précédente en semestre sabbatique, pour qu'il puisse se bonifier dans l'abord scientifique et technique de plus en plus exigeant de nos protocoles. Mes compétences personnelles étaient depuis longtemps dépassées. J'avais à voir clair sur les aptitudes de mon poulain à se hisser au plus haut niveau de l'expertise, dont dépendait sa nomination au professorat. L'on nous regardait tous les deux de plus en plus souvent d'un œil suspicieux, reflet de l'envie et de la jalousie que nous suscitions par nos succès de plus en plus affirmés, sans céder un pouce de notre indépendance face aux divers lobbies médicaux et industriels. La rumeur de la calomnie, comme celle qui démarrait alors, est une arme efficace sinon estimable, pour déstabiliser et dévaluer un chercheur trop chanceux, encore dépendant, lui, de précieux crédits de recherche et autres facilités pour une titularisation universitaire toujours remise en cause. **Je fis comprendre à mon interlocuteur qu'il fallait qu'il m'éclairât avec une franchise sans défaut et qu'il me soutînt, S'IL Y CROYAIT VRAIMENT, dans la promotion à l'agrégation de mon élève, en confirmant publiquement à toutes occasions ses compétences d'investigateur principal irréprochable.** Une telle confirmation valait bien que je risque la mastoïdite, voire une méningite purulente. L'argumentation de Burns m'avait été de moins en moins audible, mais je pouvais encore lire son discours encourageant sur sa face et son sourire aux lèvres, au fur et à mesure que se déroulait la visite interminable de son immense laboratoire.

Le soir, Burns m'invita à partager un DÎNER FAMILIAL, avec la chaleur conviviale qu'on peut imaginer chez les Canadiens, quelle que soit la langue dans laquelle ils s'expriment, quand l'ambiance est à la

cordialité sans ombrage. Ecossais de naissance, rien ne lui plaît davantage que d'initier ses hôtes à la richesse des *pure malts*. Je connaissais le Laphroaig; il avait mieux et je découvris le bonheur de siroter un Lagavulin sec, qui dès lors devint mon whisky favori. J'étais assis à la droite de Mrs Burns, elle juste du côté de mon oreille gauche maintenant atrocement douloureuse, totalement sourd à ses paroles. Je n'étais même plus capable de déguster le délicieux saumon sauvage grillé, incontournable met d'honneur de la gastronomie du Canada central, que son mari avait pêché durant le week-end à mon intention dans un bras afférent du lac Ontario. Je la priai de m'accepter mes excuses les plus plates de devoir quitter la table avant le dessert et rentrer au plus vite en taxi à mon hôtel ou directement dans une clinique. Son mari se rendit compte soudain que je vivais un véritable martyr. Tabernacle! Il se rua chez son voisin, opportunément oto-rhino-laryngologiste, qui m'amena directement dans sa voiture vers son service pour me faire lui-même la paracentèse salvatrice et libératoire de mon tympan gauche; il me soulagea immédiatement et eut l'extrême élégance de pas me faire payer d'honoraires, bien que l'acte fût exécuté dans un hôpital; ce geste de courtoisie aurait été impensable de l'autre côté de la frontière. Je passai la première nuit confortable depuis que j'avais quitté Paris une semaine plus tôt. Je pris l'avion le lendemain. Il ne m'en restera qu'une diminution supportable de l'acuité de l'oreille gauche, heureusement sans acouphènes.

Je fis la relation entre cet ÉPISODE ORL INFECTIEUX sévère et une tendance à faire depuis quelques mois des furoncles et des panaris, dont l'un avait dû être excisé. La glycémie, jusqu'alors normale, effectuée dès mon retour, était élevée à près de trois grammes par litre. Le diagnostic de DIABÈTE SUCRÉ DE TYPE 2 NON INSULINODÉPENDANT fut confirmé à Necker chez Frédérique Kuttenn qui me connaissait bien. J'étais perturbé par son installation insidieuse et récente. Il n'existait pas en janvier 1997, quand je lui avais demandé de m'aider à me remettre de ma colectomie. Présentement, il fallait s'assurer que mon pancréas était anatomiquement sain, avant de mettre par défaut mes troubles de la glycémie sur mes compulsions polyphagiques, un excès

de triglycérides et une hypercholestérolémie, qui plus est.

Au cours du bilan cardio-vasculaire systématique, l'opératrice, qui s'apprêtait à me faire bénéficier d'une épreuve électrocardiographique d'effort de routine supposée normale, fut alarmée par des signes évidents d'ISCHÉMIE MYOCARDIQUE grave, dès que je me mis à marcher sur le tapis roulant. Immédiatement, je fus invité à m'allonger sans bouger, jusqu'à ce que l'on puisse statuer sur le risque d'infarctus du myocarde. Il imposerait éventuellement le pontage coronarien en urgence, comme l'avaient subi plusieurs de mes amis exerçant le même métier que moi, certains miraculeusement guéris, d'autres admis en express par Saint Pierre à profiter du paradis des braves.

Je n'échappai pas à la CORONAROGRAPHIE, examen dont je connaissais tous les risques, y compris celui de mort subite. Jean-Philippe Metzger, exerçant encore à Necker pour peu de temps, réalisa cet examen magistralement et en douceur. Mon regard resta fixé sur le moniteur de télévision. Je n'avais aucune lésion tronculaire des artères coronaires à dilater ou à ponter ; ma myocardiopathie était périphérique par spasme des branches vasculaires microscopiques inaptes à irriguer mon myocarde à plein régime. Je n'ai strictement rien ressenti de désagréable durant toute la durée de l'examen. Les mouvements imprimés au cathéter durant la coronarographie sont totalement indolores; l'intima des artères est dépourvu de corpuscules tactiles, contrairement à celui des veines; le cathéter, s'il ne perfore pas cette tunique vasculaire interne, est totalement dénué d'effets traumatisants. À ce jour, j'ai toujours les axes artériels systémiques échographiquement normaux, à l'exception d'une seule plaque d'athérome minuscule d'une artère de jambe, y compris mes vaisseaux cérébraux appréciables tant par les fonds d'œil et le doppler carotidien transcrânien que par l'imagerie résonance magnétique.

Un séjour dans une MAISON DE CURE SPÉCIALISÉE de Briançon,

au Bois de l'Ours, m'initia, dans les meilleures conditions d'hygiène et de confort, aux mystères de la DIÉTÉTIQUE GASTRONOMIQUE du diabète bien tempérée. Le diabète est une maladie casse-pied. Le recours bimestriel à la podologie est obligatoire, tant les pieds et les veines des membres inférieurs sont sensibles aux infections et à aux traumatismes¹⁴³. Toute ampoule peut dégénérer en ulcère. La thrombose d'une artère jambière ou pédieuse peut GANGRENER rapidement un ou plusieurs orteils sinon le pied tout entier. Tout trouble oculaire fait craindre une cataracte ou une thrombose de l'artère centrale de la rétine ; qui plus est, les vaisseaux rétiens visibles à l'examen du fond d'œil, sont le reflet de la vascularisation sanguine du cerveau, élément capital du pronostic d'une HYPERTENSION ARTÉRIELLE permanente à laquelle je paye aussi tribut. En toutes circonstances, il faut se méfier de la vicieuse HYPOGLYCÉMIE, qui résulte soit d'un mauvais calcul de la dose de médicament, soit d'une mauvaise organisation de son emploi du temps, soit d'un laxisme diététique. Le diabétique instable ou surbooké doit craindre tout rendez-vous programmé en fin de matinée ou de soirée, quand survient la tête vide, la fringale, les sueurs profuses, l'angoisse métaphysique, la confusion mentale, le raptus colérique, éventuellement l'acte délictueux. Certains diabétiques, surtout quand ils sont insulino-dépendants, vont jusqu'au coma hypoglycémique, précédé ou non de crises d'épilepsie, parfois jusqu'à l'épisode délirant qu'il faut diagnostiquer avant l'hôpital neuropsychiatrique, puisqu'ils vont être ressuscités en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, après l'injection de sérum glucosé hypertonique ou de glucagon.

La montée de l'urée ou de la créatinine fait craindre une INSUFFISANCE RÉNALE et, à terme, si elle est sévère et définitive malgré l'insulinothérapie, le recours à la dialyse chronique; celle-ci assure une survie active, mais au prix d'autres complications liées à la pathologie propre, encore plus handicapante par son retentissement sur le squelette et sur la dynamique cardiaque. À la diététique du diabète s'ajoute un contrôle esclavagiste de la RÉGULATION DES BOISSONS, sous peine de déshydratation ou d'œdèmes diffus, ajoutant une cause de mortalité

supplémentaire par la surcharge pulmonaire, de la nutrition phosphocalcique pour lutter contre l'ostéodystrophie rénale et l'hyperparathyroïdie.

La vie du dialysé est marquée au sceau de la dépression nerveuse permanente et exige l'appel au surmoi pour y survivre. Il suffit de mesurer son anxiété face à la loterie de la transplantation rénale. Ne connaît rien de la métaphysique du bonheur celui qui n'a jamais assisté à la renaissance du regard du dialysé chronique libéré par la transplantation d'un rein fonctionnant normalement; ma femme m'avait narré, alors qu'elle était infirmière aux chambres stériles de Necker, la métamorphose d'un prénommé Jean-Claude N***, un des tous premiers greffés de Jean Hamburger et Jean Crosnier, soudain étonné, n'osant y croire, explosant d'une joie de petit enfant, au moment de la déglutition du premier verre d'eau glacée précédant la coupe de champagne et la dégustation du premier festin royal qu'était pour lui le biftèque-frites-beaujolais le plus banal.

Je n'en suis pas (encore ?) là, et il ne tient qu'à moi d'être aussi raisonnable que dans l'enfance, pour rester dans la catégorie des jeunes vieillards diabétiques équilibrés par la diète calorique et un minimum de pilules insuline-like, ingambes, psychologiquement agiles, à la mémoire infallible sans radotage et aux pulsions contrôlables. Nombre de diabétiques n'osent pas parler de la chute de leur LIBIDO voire de leur impuissance virile. Quelqu'un que je connais bien eut ce problème ¹⁴⁴, il y a trois ans, alors qu'il entreprenait une relation amoureuse spécialement roborative mais frustrante, faute d'érection stable. Il consulta un urologue, qui l'encouragea à sauter le pas et à prendre du Viagra. Partisan de la franchise dans les relations de tous types, y compris en amour, il s'en ouvrit à son amie, qui n'y vit aucune objection ; amoureuse, délicate et sensuelle, elle avait l'intelligence du cœur, et ils vécurent alors une liaison infiniment plus épanouissante, sans l'obsession de l'échec. Il suffisait d'accepter que la réjouissance passe par la pharmacie du coin. Il eut la délicatesse de ne pas lui avoir fait jouer le rôle de la maîtresse du

président Félix Faure quand celui-ci mourut instantanément frappé d'apoplexie, alors qu'il lui déclinait la version physique de leur dialogue amoureux ; le commissaire de police qui interrogea son valet de chambre sur l'état de la connaissance de l'illustre homme d'état, s'entendit répondre qu'elle avait filé par l'escalier de service. «*La mort, la mort, la mort le prit sur l'abdomen de sa compli-i-ice...*», chantait aussi Brassens. De nos jours, les amants sans domicile fixe, confrontés à l'angor de l'acte d'amour, restent tributaires de l'intelligence du concierge de l'hôtel et des tact, discrétion et mesure de l'urgentiste de S.O.S.- MÉDECINS ou du SAMU.

Quelle que soit ma pathologie actuelle, qu'elle soit connue de tiers ou non, qu'elle me handicape pour certaines activités ou non, qu'elle s'aggrave ou non, mon existence aura été jusqu'à présent un lit de rose, à côté de certains médecins, des chênes plombés sans les abattre par des drames survenus en pleine jeunesse, assez forts pour mener des vies professionnelles et sentimentales exemplairement pleines et gratifiantes pour tous leurs entourages et - qui sait? - aussi pour eux.



The International Society of Radiology
recognizes the contributions of

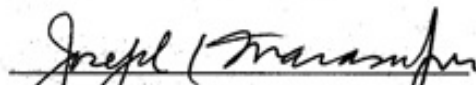
Jean Francois Moreau, M.D.

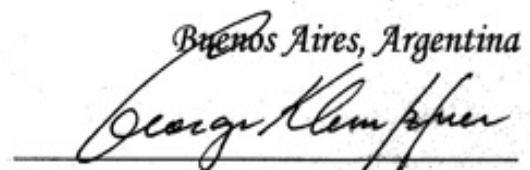
to the advancement of international radiology
by awarding him its highest honor

The Béclère Medal

Presented at the 21st International
Congress of Radiology

4 September 2000


Joseph A. Marasco, Jr., M.D.
President

Buenos Aires, Argentina

George Klemfner, M.D.
Secretary-General

HOMMAGES PERSONNALISÉS À PLUS COURAGEUX QUE MOI

En 1974, je reçus un certain JACQUES FRIJA, jeune étudiant en médecine qui venait d'être nommé à l'internat de Paris et entreprenait une thèse sur la néphrotoxicité des opacifiants avec un néphrologue de mes amis, Dieter Kleinknecht. Je l'aidai dans sa recherche bibliographique. Il partit effectuer son service militaire au Québec, s'exerça aux joies du ski sur des pistes verglacées, chuta malencontreusement et se fractura la colonne cervicale. Sa moelle épinière fut lésée à un niveau tel qu'il devint pratiquement QUADRIPLÉGIQUE à vie¹⁴⁵. Il survécut par miracle de la chirurgie, ne conservant qu'une infime possibilité de mobilité distale des membres supérieurs, lui permettant toute juste de tendre une main à un visiteur et de piloter une chaise roulante à moteur électrique, véhiculée dans une camionnette en dehors des espaces plats de plein pied, tel son appartement ou un service hospitalier. Le pronostic de son affection était mauvais, sauf efforts surhumains de sa part, pour supporter une vie apparemment sans avenir, et qui aurait conduit plus d'un à un désespoir suicidaire.

Il fut mon interne en 1977, durant la période où j'avais à assumer les cancers de ma parentèle. Je me souviens de l'extrême et délicate gentillesse dont il me gâta, alors que lui-même avait à s'adapter à sa vie nouvelle de grand handicapé moteur ; nous déjeunions ensemble à la cafétéria du huitième étage du Palais du Rein et il s'inquiétait de ma tristesse sans jamais pour autant se plaindre de son propre sort. Chef de clinique à l'hôpital Saint-Louis, il s'adonna à la pratique intensive du prototype de scanographe CE 10000 de la CGR qui y avait été installé. Il fut nommé professeur lui-même dans les mêmes lieux et succéda à son maître Maurice Laval-Jeantet retraité en 1997, là où il exerce toujours à l'heure où j'écris ces lignes avec son autorisation.

C'est lui qui ne quittera pas mon attention quand il s'agira d'imposer

L'accès facile aux handicapés participant à ICR'89 au Parc des Expositions de la Porte de Versailles. Parallèlement il s'était remarié en 1989. Les grandes douleurs sont muettes, celle du décès subit de sa première fille à deux mois et demi relève de l'indicible. Refusant l'abdication devant une destinée injustement funeste, il continua de procréer et éleva ses trois enfants suivants maintenant adolescents pleins de vie. Dire que la vie de JACQUES FRIJA a été une succession de défaillances, surmontées par une énergie hors du commun, est un euphémisme.

En cette année 2004, j'ai eu la tristesse d'écrire, sous l'effet de l'émotion, un éloge funèbre de mon élève, mon ami de trente-deux ans et mon collègue en gériatrie, le magnifique JEAN-MICHEL DESPOISSE. Sa tragédie fut d'un autre genre, mais aussi à l'origine d'un exemple exceptionnel de courage dans l'adversité et de solidarité familiale. Durant le semestre d'été 1971, alors que j'étais interne à l'hôpital Beaujon, il fut mon externe le plus dévoué. Il sortait à peine des limbes de l'adolescence et apparaissait comme un jeune homme fluet, blond vénitien aux yeux bleus, à la peau d'une finesse enfantine, à la voix douce, passionné par la médecine et très proche des malades. Dans son regard toujours vif, on pouvait lire aussi une sorte d'angoisse latente, comme s'il pressentait le mauvais sort qui ne tarderait pas un jour à s'abattre sur lui. Je fus le seul médecin diplômé du service de cardiologie pendant les quinze premiers jours de juillet, et je n'aurais pas pu faire face aux soins d'une centaine de malades, sans l'aide responsable, efficace et constante de Jean-Michel Despoisse, qui serait sans nul doute un jour un remarquable docteur.

Quelle ne fut pas ma profonde tristesse, quelques années plus tard, lorsque, agrégé de radiologie à Necker, je trouvai Jean-Michel allongé, stoïque, sur une table de radiologie vasculaire, livide, amaigri, épuisé par une redoutable maladie - LE SYNDROME HÉMOLYTIQUE URÉMIQUE - qui venait d'assassiner ses deux reins sans autre espoir de guérison que la

TRANSPLANTATION RÉNALE. Je ponctionnai son artère fémorale pour réaliser une artériographie et je vis jaillir un liquide qui n'avait de sang que le nom, tant il y avait carence aussi bien de globules rouges que d'hémoglobine. Il fallut que je porte un pronostic de rejet aigu définitif de son rein greffé. Ainsi alla-t-il de transplantations en DIALYSES chroniques, avec les trop bien connues complications osseuses de l'ostéodystrophie rénale et ses dermatoses tannant le cuir de la peau recuite et asséchée. Toujours lorsqu'il fallait le suivre avec des examens d'imagerie, mais aussi en qualité d'ami fidèle et confiant, il venait me voir de temps en temps quand je devins chef de service. Parfois il me téléphonait. J'essayais toujours de lui apporter un peu de réconfort, mais nous ne nous faisons pas trop d'illusions sur le pronostic à long terme.

Je savais que Jean-Michel Despoisse allait se dédier à la gériatrie, comme lui savait que je m'investissais à fond dans sa promotion à travers la radiologie que j'exerçai d'abord à l'hôpital Corentin Celton, au début des années 80. Nous avons aussi parlé ensemble durant les échographies rénales qui rendirent plus doux, mais aussi plus charnels, les suivis de ses transplantations et de ses dialyses. La résistance humaine est solide pendant longtemps, on le sait avec le vécu des déportés. Vient le moment où elle s'épuise. Jean-Michel en recula les limites, car la foi et le dépassement de soi étaient inscrits dans son patrimoine corporel et culturel. Qu'il ait pu arriver à franchir largement le seuil de la cinquantaine aurait déjà tenu du miracle s'il avait eu une vie routinière sans activités stressantes. Qu'il ait pu tenir des fonctions de chef de service plein-temps et d'administrateur de Comité Consultatif Médical de l'hôpital Paul Brousse de Villejuif, avec compétence et humanité, fait du personnage un héros capable de donner des leçons de courage aux plus jeunes et d'humilité aux plus âgés. Nul doute que ses parents, sa conjointe, ses deux enfants et ses proches le pleureront longtemps et que ses malades et ses amis ne manqueront pas de rendre aussi souvent que possible hommage au pionnier de la gériatrie qu'il pratiquait et enseignait si bien, et au héros romantique d'une histoire dramatique dépassant la réalité des vies ordinaires.

Qu'une monographie lui soit consacrée me semble une nécessité aussi bien pour perpétuer sa mémoire que pour tirer les leçons d'éducation des esprits des fortes comme des faibles personnalités.

Qu'il repose en paix dans le paradis auquel il croyait et auquel il ne doit accéder que par la voie la plus directe.

Le purgatoire, il le vécut sur terre.



Pour conclure sur ces hypothèses de MORT :

Le goût de la vie est chevillé au corps de tous les individus de chair et de sang.

La propension qui conduit au SUICIDE reste un mystère biologique.

Pourquoi et comment ai-je pu développer, malgré une pathologie de plus en plus lourde ou à cause d'elle, des segments de parcours impliquant une vitalité et une adaptation à des vicissitudes confinant parfois à la surhumanité?

La question est ouverte et justifie les deux chapitres qui vont suivre.

Au terme de leur lecture, ma réponse ne pourra être que spéculative et optionnelle, puisque je ne sais pas aujourd'hui où je vais, sinon vers une mort clinique incontournable, épiphénomène à l'échelle du temps sidéral, à une date et un âge imprévisibles aujourd'hui, précédée d'une agonie dans la lucidité ou dans la démence, dont la discussion fera la matière du dernier chapitre du présent livre de l'année 2005 qui m'installe définitivement dans le TROISIÈME ÂGE.

LE LIVRE DE L'ANNÉE 2037, s'il devait être un jour écrit parce que j'aurais atteint l'âge improbable de quatre-vingt-dix-neuf ans, serait celui du QUATRIÈME ÂGE. Je peux annoncer ici publiquement, sans risquer d'être démenti par mes intimes, que le but de mon instinct vital n'est pas d'atteindre l'âge de Mathusalem, pour le seul plaisir démoniaque de postuler ensuite à l'inscription dans le Guinness Book de l'immortalité sur notre Terre ou dans une galaxie lointaine. *«Place aux jeunes! »* aura été un cri toujours poussé, quel qu'ait été mon âge. J'ai le droit de dire aujourd'hui *« Vieux! Dégageons! Nos avenir sont ailleurs! C'est à nous de les construire et de les imposer!... En les finançant nous-mêmes !!! »*... Mais sur des voies alternes qui vous laissent survivre libres, sans empêcher les autres de vivre leurs vies qui seront toujours différentes des schémas préétablis mais susceptibles de les faire prospérer, s'ils le veulent bien.

Pour moi, ce sera un jour couleur d'orange, un jour de Pâques, un jour de soleil levant, un jour d'épaule nue... aragonaise...



GROMINET IER
DIT DOGMINET
2001-2010
IN MEMORIAM